

MUR 1771

*Trente-et-unième*

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'été 1960.

Mes chers Confrères,

Qui n'est séduit par la musique des mots ? J'entends ces mots qui grisent par un charme suave, telles ces fleurs aux architectures givrées d'aurore dont les grâces envoûtent. Ne sommes-nous pas tous poètes, sinon accomplis, du moins en puissance ?

D'autres vocables frappent par leur sens. Imposants, ils attirent impérieusement les majuscules et provoquent ces élans qu'on appelle les grands mouvements de l'âme. J'y pense parce qu'il m'est arrivé de trop sacrifier à leur culte et j'en demeure un peu confus. Il est clair, en effet, que ces mots majestueux tendent à se vider de leur contenu exaltant. Qui s'en plaindra ? Il nous faut ménager nos nerfs et notre cœur.

L'Honneur, refoulé dans les formules du style épistolaire, n'orne plus que le vide des compliments officiels. Et c'est tant mieux. Pour les hommes, cette dangereuse abstraction impliquait jadis le maniement du pistolet et de l'épée. Elle se référait pour les femmes à des exercices secrets qui, selon nos sœurs aujourd'hui émancipées, ne nous regardent en rien.

Le Droit n'a plus guère servi depuis l'avant-dernier casse-pipes. Difficile à circonscrire, il a paru convenable de le remplacer par des éléments plus concrets. Des fusées, par exemple.

La Vérité ? Charles Péguy disait : « Lorsqu'on sait la vérité et qu'on ne la gueule pas, on devient complice des faussaires ». Mais quelle vérité ? Selon Anatole France, elle est blanche, pareille à la lumière, et riche de toutes les nuances du prisme. Pirandello a soutenu pour sa part que chacun avait la sienne. De nos jours on l'administre sous forme d'élixir.

Quant à la Justice, elle fut, de tout temps, un des nobles soucis de l'homme. Mais on ne se substitue pas au Souverain Juge sans mettre quelque solennité à cette outrecuidance. Des monuments, par leur masse et leur laideur, en imposent aux prévenus, à défaut des officiants, lesquels manquent souvent de la majesté requise. Dans ce secteur aussi un glissement s'opère et la transformation toute récente du premier de nos temples de justice en salle de banquet a ému plus d'une âme candide. L'une d'elles me confia qu'elle aurait mieux accepté l'installation d'un cirque au Palais de la Nation. C'est vouloir introduire de la logique là où elle n'a que faire. Comment commémorer un anniversaire avec éclat sinon en convoquant une armée de pique-assiettes ? L'argent dépensé à ces agapes méritait-il un meilleur sort ? Ceux qui l'affirment oublient une chose essentielle : l'homme, avant d'être un cerveau, est un tube digestif. L'A.E.B., vigilante gardienne de nos traditions littéraires, nous le prouve avec constance.

J'en arrive à la Liberté. C'est ici qu'il me faut plaider coupable. J'ai pour ce mot une faiblesse qui n'est plus de mise. Au reste, il est d'une portée trop vaste ; même enchaîné à un autre, il fait tout craquer. En politique, il a été remplacé avantageusement par l'autorité, comme l'opinion par le mot d'ordre.

L'autre jour, un de nos ministres vanta joliment la liberté de la presse. De quoi prendre à son compte le mot de Royer-Collard :



« Le jour où la liberté de la presse périra, ce jour-là nous retournerons à la servitude ». Il faut s'entendre. La presse dite d'opinion tend à disparaître et la Belgique, sur ce chapitre, n'est pas loin de donner le ton. Nous ne connaissons plus, Dieu merci, ces trublions qui, par leurs articles, ameutaient les foules, sous prétexte de dénoncer des abus ou des injustices. De nos jours, la presse, aidée par la radio et la télévision, joue un rôle que j'oserais nommer thérapeutique, tantôt lénifiant, tantôt tonifiant, afin d'assurer un parfait métabolisme.

Il en est des idées comme de la nourriture, il ne faut pas en abuser. L'hygiène de l'esprit après celle du corps. Imprimer, par exemple, tant de phrases pour dire si peu de chose, dénote une technique sans faille dans le domaine de l'illusion, cette pierre d'assise de la médecine. Plus efficace encore, le silence, le silence souverain. Il y a partout des intouchables. Des personnes et aussi des sujets. Les journalistes ignorent ou feignent d'ignorer ces tabous : champions professionnels de la liberté, ils sont comme ces croyants qui tiennent Dieu le Père pour un vieillard barbu.

Comme la presse vend sa marchandise au-dessous de son prix de revient, les gros clients de la publicité jouissent d'une impunité plénière, aussi rien ne les empêche d'être des forbans.

Mes chers Confrères, par deux fois je vous ai entretenus d'une affaire qui touche à l'art et aux mœurs des diurnales. Je jugeai inadmissible, en effet, qu'un débat, dont pouvait dépendre l'authenticité de deux toiles, fût étranglé par l'une des parties. Je m'étonnai que les journalistes alertés se réfugiassent dans un épais silence. Je m'en étonne encore. Il ne s'est trouvé que le seul Louis Henno pour élever la voix dans « Le Cahier des Arts ».

Mais une revue seule est bien faible contre le règne des rotatives. Et que penser d'une Liberté qui, pour se faire entendre, ne dispose pas de ces coûteuses machines ?

Je voulais connaître votre avis, mes chers Confrères, vous, les porteurs de la culture. Vos réactions allaient être pour moi



une frappante feuille de température. Elle le fut : Vous vous en foutez ! Il n'y pas d'autre mot. Vous m'excuserez de vous avoir importunés. Seuls vous retiennent les ombrages du Bois Sacré. Emouvante mission d'ailleurs : « Donner un sens plus pur aux mots de la tribu ». Mais, que j'y pense, pourquoi, à l'exemple de vos sûrs parangons de France, n'écrivez-vous pas un prince parmi vous ? L'A.E.B., qui n'ignore pas que le laurier ceint le front et parfume la sauce, pourrait en faire une cérémonie exaltante, alliant la poésie et la cuisine dans une confrontation de haute spiritualité française. Je lance l'idée. A quand notre Prince des poètes ?

ROGER AVERMAETE.